

Примечания

1. Подробнее см.: Павел Ивниковый, Эпопея. Исторические формы жанра, Львiв, 1980, с. 54-124.
2. Бенский А.М., Избранные труды по теории литературы, Москва 1964, с. 377-378.
3. Кузнецов И.К., Лерой и народ. Раздумья о современной эпопее, Москва 1974.
4. Материалы дискуссии опубликованы в журнале "Литературный критик", Москва, 1935, нр 3.
5. Литературная энциклопедия, т. 9, Москва 1940, с. 830-831.
6. Фокс Райфф, Роман и народ, Москва 1960, с. 161, 167-168.
7. См. об этом в кн.: В.Гуря, Ф.Абрамов, М.Шолохов, Семинарий, Ленинград 1962, с. 67-69.
8. Фадеев А., Собрание сочинений в 5-ти томах, Москва 1961, т. 4, с. 645; т. 5, с. 503.
9. "Литературная газета", Москва, 23 июня 1976, нр 25, с. 7.

Streszczenie

W niniejszym artykule na materiale wydziczonej rodzieskiej przodu epickiej /Rosyjski las L. Leopowa, Żywi i sztyw K. Simonowa, trilogii K. Fiedina/ autor uzasadnia formowanie się nowej historycznej odmiany epopei, różniące się swą problematyką oraz poetką od powieści-epopei i biografiej genealogii rodowód od rewolucyjnego eposu let 20-tych.

LUBELSKIE MATERIAŁY NEOFILOLOGICZNE • 1984

Мезузгаўаў Каскумакі

Quelques remarques sur le roman "Les Rouges", de Jules Vallès

On trouve, chez Vallès, des affirmations suggérant qu'il a fait de la littérature à son corps défendant, mais on trouve aussi des affirmations contraires dans sa correspondance² et, d'autre part, des témoignages, comme celui de Julien Lemer, nous font savoir que "la question littéraire venait l'empêcher au collet et l'arracher à la question sociale³. On peut donc en conclure que, le plus probablement, il y a eu chez cet homme curieux, bouillant dans l'action et souvent rempli sur lui-même, une lutte entre le besoin de guerroyer, en engageant sa personne pour obtenir des résultats immédiats, et celui de faire œuvre durable en écrivant pour la postérité. Le roman de Vallès, intitulé Les Rouges, La famille à Buzançais, est peut-être un exemple assez caractéristique du désir de l'écrivain de satisfaire à ces deux tendances.

1. Ce roman est bien construit, l'économie des moyens y est exemplaire. L'enchaînement des scènes, des faits et des dialogues est sans incidents, le récit est dynamique, la conversation, vive - pas de digressions inutiles.

2. L'expression générale du roman est nettement "socialiste": indignation contre l'injustice des autorités et contre les "rédés" qui hésitent à appuyer une cause évidemment juste: celle des affamés qui n'arrivent pas à se nourrir, en travaillant honnêtement.

Passons maintenant à l'analyse de la "couche événementielle" du roman.

L'action se passe à Buzançais, non loin de Châteauneuf, chef-lieu du département de l'Indre. Les habitants, désespérés par la disette de

vivres, se décident à faire une "révolte d'affamés", car il y a des "accapareurs" qui disposent de grandes quantités de blé, mais il le vendent à des prix exorbitants /personnages : M. Brems, marchand de farine, millionnaire dont le fils dissipe la fortune à Paris, 25; Coquelmin, propriétaire d'un moulin à vent, "capitaliste"-nourrier, 79-87; Gaullier, accapareur obatiné, 88; Chamberbert, l'un des plus riches habitants de Buzangeais/. Les pauvres s'emparent d'un transport de farine, et ils ont l'intention de la partager équitablement, sous le patronage du maire et d'un "tribunal" populaire. On élit d'honnêtes membres /Jean et Marianne Fombertot, Monneron/.

Mais la situation se complique. Le conflit concerne trois groupes :
 1. Les accapareurs représentant "Le Capital" /85/, appuyés par les partisans de "L'Ordre" /le maire, les gendarmes, le commissaire et le procureur du roi/.

2. Les affamés révoltés parmi lesquels on peut distinguer des partisans de la légalité /Fombertot, Monneron/ et les intrusifs dérangés par une vieille femme, sans nom, symbolisant la misère; le fils de la vieille est armé d'une faux plantée comme une baïonnette au bout d'un bâton /31/.

3. Les républicains guidés par des membres d'une organisation secrète /le dr Bonnel, le professeur Juliard, André/ ont l'intention de soutenir à main armée /i/ la révolte des paysans souffrant la faim depuis quelques semaines /67-8, 71-2, 74/.

Les représentants de chaque groupe commettent des fautes :

1. Le maire s'esquive, au lieu de mettre un peu d'ordre dans les manifestations. Il déclare qu'il enverra des gendarmes ... pour surveiller les sacs de farine - au service du peuple : mensonge, car le brigadier de gendarmerie qui arrive affirme que le maire ne lui a transmis aucune consigne. Il refuse donc de surveiller la distribution du blé. La "vieille" proclame alors "La Révolution" /54/.

Les riches font semblant de négocier avec les pauvres, mais les plus puissants refusent de signer l'accord garantissant la vente de blé à prix modique /91-5/.

Les Autorités ne pensent pas à une distribution équitable des vivres, mais à punir : même les paysans les plus conciliants /Fombertot, Monneron/ seront condamnés au bagne /"n'ont été condamnés qu'au bagne !...", et non guillotins, 183/.

2. Les paysans sont coupables de trois délits :
 Premièrement, la foule, qui s'est échauffée par les cris de révolte,

court jeter à la rivière le blé de l'accapareur cupide, Gaullier, qui avait dit un jour "qu'il préférerait jeter son blé dans la rivière que de le donner à moins de cinq francs l'hectolitre" 88.

Le deuxième tort des paysans est d'avoir démolit l'intérieur du moulin à vent du "capitaliste" Coquelmin, pour le ruiner /84-7/. Le narrateur signale la conduite irrationnelle de ce groupe de révoltés, en parlant de leur comportement au moment où ils trouvent le secrétaire où il y a de l'argent : "On en prit comme jeter de présence! On ramassa les pièces de cent sous en médailles commémoratives de la journée. Après qu'on avait la médaille, on faisait fi du reste qui roulait sur le parquet. On s'en moquait. On crachait dessus", 85. Ce détail rappelle plutôt l'atmosphère créée par l'éducation dans l'île d'Utopie de Thomas More que la réaction d'un vol avec effraction. Le narrateur idéalise ainsi quelque peu les pauvres, bien que la "psychologie de la foule" soit bien observée dans les situations présentées dans le roman.

La troisième faute des paysans pauvres est beaucoup plus grave. Un des délégués, envoyés auprès des riches pour leur extorquer le consentement à signer la déclaration des autres notables, Vein, un peu trop agressif, est tué par le riche Chamberbert, 99-101. Les pauvres se vengent cruellement, en tuant Chamberbert à coups de fourche dans le ventre et à coups de sabot /102-7, 182/. Les meurtriers vont être guillotins plus tard, 182-3, mais leur acte de vengeance a ruiné, tout d'abord, le bien-fondé de la révolte des affamés : de victimes ils sont devenus délinquants.

3. Les républicains sont trop peu nombreux. Leur action a été mal préparée, sans coordination. De plus, les républicains n'avaient aucune influence sur les paysans manifestement apolitiques /68, 71, 73, 77-8/, et leurs plans ont été déjoués par le mouchar Delahodde /122-4, 166/ qui apporta une fausse dépêche au dr Bonnel, suggérant que les secours promis par les combattants républicains de la région /77/ ne viendraient pas. Enfin, la trahison du capitaine Guibol, qui s'est rangé du côté des partisans de l'Ordre /121, 126/, met le comble à la désorganisation de la révolte.

Les personnages des républicains sont présentés en fonction de leur opposition idéologique envers l'ordre établi vers 1847. Leurs idées et opinions "accompagnent" les événements et constituent un commentaire critique concernant le régime politique en vigueur à cette époque.

Mais les idées lancées dans cette oeuvre ne sont pas "étalées" d'une façon tendancieuse et artificielle : ici les "thèses" sont assez

bien cachés, et il y a le contrepoint des conceptions de "l'Ordre". Plus encore, le récit est baigné de compréhension mutuelle des ennemis au niveau des meilleurs représentants de part et d'autre /le dr Bonnel, chef des républicains, et Delcamp, secrétaire du procureur du roi, 163-171, 176. En fin de compte, c'est un cri de désespoir et de protestation contre la dureté de ceux qui veulent maintenir "l'ORDRE", au prix des souffrances non méritées du peuple qui ne demande que du pain. Il y a là, enfin, un avertissement, une sorte de menace en sourdine ⁴, qui suggère que ces masses affamées pourraient, un beau jour, écraser les exploitateurs, les "accapareurs"/11/, comme le dit la femme de Fombertot /type du paysan loyal/.

En somme, c'est une jacquerie moderne qui rappelle celle de Prosper Mérimée /1828/ ⁵. On peut trouver certaines analogies entre ces deux oeuvres, mais ce qui est le plus caractéristique pour l'oeuvre de Vallès, c'est cette concentration sur l'aspect essentiel de la lutte pour la justice sociale: la faim du peuple et la trahison de ceux qui auraient dû veiller à une répartition plus juste du revenu national. Les raisons de la fin tragique de "Jacques Bonhomme" sont différentes chez Mérimée et chez Vallès: chez le premier, l'attitude des paysans envers leur chef, frère Jean, est presque odieuse et pas plus vraie pour cela dans son accent final /ils tuent leur chef eux-mêmes, 291-3/. Frère Jean est aussi moins vrai que le dr Bonnel /ce dernier meurt, mortellement blessé par un ennemi politique, 133/. Et puis, dans son ensemble, le roman vallésien est plus dramatique, plus "théâtral" que l'oeuvre de Mérimée divisée pourtant en 36 scènes /1/. Il y a encore une différence fondamentale entre les deux oeuvres: Mérimée parle d'un passé lointain /XIV^e siècle/, Vallès a le mérite /et le courage/ de parler de questions analogues concernant des événements récents /1847/.

Quant aux analogies entre ces deux romans, il faudrait encore noter leurs accents antiréligieux: Mérimée ridiculise la foi chrétienne /48, 178/; Vallès la rend avant tout responsable de la passivité du peuple souffrant et exploité /20, 68, 169/, bien qu'il note que le curé de l'endroit est un brave homme et que la foule ne manifeste pas d'anticléricalisme /marque d'objectivité du récit, 111, 184/. Et cela sert justement à Vallès comme moyen artistique: souligner l'injustice et la cruauté des autorités envers des gens laborieux, honnêtes et loyaux envers ces autorités. Tout au long du roman, on observe un parallélisme de contrastes: démarches du peuple voulant rester dans la légalité /représentants: Fombertot, Marianne, Monneron/, et manoeuvres sournois-

ses des autorités et des riches /le maire, le capitaine Guibol qui trahit les insurgés, le riche Chambert qui tue le délégué du peuple, le mouchard Delahodde/. Entre ces deux forces oscillent les efforts de l'organisation secrète essayant de pousser le peuple contre ses oppresseurs.

Dans la jacquerie de Mérimée, il y a aussi la simplicité du peuple croyant, par moments, à la justice des nobles, et il y a les Russes de la noblesse et de ses délégués /Bellisle, Langoyrant - scènes XXXII - XXXIII/et, en plus, la trahison des Anglais /276-283/ - car c'est un roman plus complexe et plus nuancé: Mérimée semble plus soucieux de la couleur locale /XIV^e siècle/ que du problème social. Vallès choisit une autre optique: il présente un épisode de l'histoire contemporaine pour insister sur l'importance du problème et sur son actualité. L'oeuvre vallésienne est imprégnée d'idéologie moderne: de temps à autre, les personnages marquants émettent des opinions politiques ou s'engagent dans des discussions qui, heureusement, ne dégènèrent pas en digressions fatigantes: elles complètent plutôt l'action /118-21, 125-6, 153, 169, 176, 184, 185/.

Pour finir, notons que ce roman ne mérite pas certains reproches de M. Gaston Gillie ⁶, l'auteur de la plus ample monographie sur Vallès. On pourrait peut-être discuter sur la nécessité de faire un fond plus pittoresque, d'insister sur la couleur locale, mais on peut répliquer que justement Vallès préférerait laisser cette impression de révolte dans n'importe quelle partie de de la France, si bien que les noms authentiques de Buzangaris, Châteauroux et d'Isoudun pourraient être aisément remplacés par d'autres /fonction généralisatrice de l'oeuvre d'art/. A propos des autres reproches, on peut faire les remarques suivantes: il est plutôt difficile d'admettre que le roman Les Histoires dénote une certaine "obsession du macabre" et tourne au mélodrame/vers la fin du récit/. Mais, à coup sûr, on ne saurait reprocher au style de Vallès/dans ce roman/ la manie de personification et surtout l'abus des effets antithétiques ainsi que "l'emploi trop fréquent de l'expression forcée ou du mot brutel", parce que la personification n'est pas très fréquente, dans ce roman, et M. Gillie loue pourtant la caractéristique de la "vieillesse", exprimée en mots brutaux, après avoir désapprouvé ce procédé, employé à décrire le tumulte pendant lequel Fombertot essaie de parler. Voici deux échantillons de cette description assez typiques pour le style de Vallès, plutôt riche de formules et expressions "percussives":

Caractéristique de la "vieillesse":

"Tous subissent l'influence de son regard, froid comme un couteau, et de sa voix grinçante comme une charnière de Guillotine", 70-71.

Harangué de Fombertot :

"Son explication était déchirée et trouée à chaque minute, à chaque mot, à chaque geste par les brutalités de ses interrupteurs. Son élocution passionnée était meurtrière à coups de coudre, à coups de poing... Parfois le tocsin cassait une phrase en deux, dont il ne pouvait recoudre les morceaux", 30.

L'emploi du mot brutal, même fréquent, est au moins excusable dans le style d'un roman narratif une révolte, où le vrai héros, c'est la foule, ce peuple affamé conduit par une vieille femme /sans nom / qui n'est, à vrai dire, qu'un symbole de la misère poussée à bout. La phraseologie vallésienne est donc bien adaptée à cette atmosphère.

En définitive, on peut dire que Jules Vallès a réussi à mettre en équilibre les idées concernant la "question sociale" et le choix des moyens artistiques propres à une oeuvre d'art littéraire, même si on peut lui reprocher certaines imperfections.

Notes bibliographiques

1 Jules Vallès, Les Blancs. La femme à Buzangais /1847/, Paris 1919, Edouard Joseph. Ce roman parut en 24 feuilletons, du 21 juin au 28 juillet 1880, dans "La Justice" de Clémenceau, cf Gaston Gille, Jules Vallès/1832-1885/, ses révoltes, sa maîtrise, son prestige. Préface de Lucien Descaves, Paris 1941, Flammarion /in 8, 659p. + 1 vol. 191 p.: Bibliographie/, p. 330.

2 Voir par exemple sa lettre à Arthur Arnould, janvier 1879 : "Je me disais: "Tu vas faire des livres pendant six mois sans hasard de fêtré et de journalisme, j'en ressentais un incroyable bonheur". /in: Le Progrès. Correspondance avec Arthur Arnould, Paris 1950, Editeurs Français Réunis, p. 211. Voir aussi sa lettre à Hector Malot où il trahit de grands scrupules d'artiste tout en parlant de sa "passion sociale", cf G. Gille, op. cit., p. 445 n.2, p. 446.

3 J. Lemer, Histoire de ce livre /in: Jules Vallès, Les Enfants du Peuple, Paris 1879, voir "Introduction", p. 27.

4 Le dr Bonnel dit, avant de mourir : "André et Juliard marcheront encore contre la société mal faite, et vous vous rencontrerez dans le combat. Mais tu les estimeras, n'est-ce pas, parce que ce sera la guerre ouverte, sans les hypocrites de ces formalistes, avocats ou soldats?" p. 185.

On trouve déjà cet accent dans La Jacquerie de Prosper Mérimée, Paris 1946, Bibliothèque Française, pp. 54-55.

Nota. Les références aux romans de Vallès et de Mérimée seront signalées dans le texte même de cette étude.

5 Voir note 4

6 G. Gille, op. cit., pp. 330-333.

Streszczenie

Wytnął: "Kilka uwag o powieści "Bruz" Juliusza Vallésa /1880/. Podtytuł powieści: "La femme à Buzangais" - Głód w Buzangais.

Juliusz Vallès/byłby Kommand z 1871 r./ zawaze zajmował się problematyką społeczną, ale starał się przy tym o zachowanie wartości artystycznych swoich dzieł. Właśnie omawiana powieść jest analizowana w tych dwóch aspektach.

Akcja powieści toczy się w mniej miejscowości buzańskich, gdzie z powodu złych zbiorów i postawy zamożnych kupców przegrywających wszelkie zapasy pszenicy i mąki powstaje niebываła drożyzna, a biedniejsza część ludności przymiera głodem. Wychyna bunt przeciw wyżytkiawcom.

W tym konflikcie są zaangażowane trzy grupy: zamożni spekulanccy i przedstawiciele władzy, zgłodniała biedota i grupa republikancka, która wspiera bunt biednych właścicieli. Każda z tych grup popiera biedy : 1. Przedstawiciele władzy wytykali się od zapewnienia sprawiedliwego rozdziału żywności, a jeden z bogaczy, Chambert, zabija jednego z delegatów chłopskich/Velme/; 2. Właściciele niepotrzebnie rujnują wiatrak Quelma, a potem wyrzucają do rzeki pszenicę spekulanta Beauiera i wreszcie dokonują samosądu, zabijając Chamberta, podkopując słuszność swojej sprawy. 3. Republikanie nie mają rzeczywistych wpływów wśród właścicieli /Delanode/, który fałszywą depeszą sugeruje, że obiecane republikańskie posiłki nie nadejdą z sąsiednich okolic.

Dochodzi do tego dziwny "przypadek": szef republikanów, dr Bonnel, pada śmiertelnie ranny "zabijaną" kulią /od strony policji/.

Powieść jest zbudowana na paralelizmie przeciwnych postaw i poglądów, a postępowe poglądy republikanów są wplecione w akcję i stanowią krytyczne komentarze, oskarżające ówczesny reżym polityczny /monarchia 1847 r./ . Idzie o pokazanie obojętności monarchistycznych rządów na niedolejdu oraz bezwzględność w karaniu odrodników buntu właścicieli dotknię-

tych klasę nieurodzącu, której struktury nie chciało zdiagnozować. Wierzący, którzy dokonali samostępu zostali wykluczeni, a nawet najbardziej ugodowi zostali wtręci do wieńczenia/zwrotki strażni "tylko" na wieżonie", jak mówi neorocznik proletariatu trawianego - co brzoł zgrzył-łity ironię, dopracowaną do tonacji tej powieści.

"Wiedzieli analitycy dokonano też porównania z powieścią Kłębka 'go, "La Jaquerie", tj. Dant chłopci, poruszającą podobny temat.

Artykuł kończy się uwagami o źródłach artystycznych zastosowanych przez Vallera w tej powieści.

Ulrich Kaufmann

Brechts "Marx-Beschreibungen" und ihre Folgen

- Anmerkungen zu Lyrischen Marx-Porträts -

Bisher war weniger darüber zu erfahren, wie Brecht Marx ganz persönlich sah bzw. ihn zu sehen vorschlug. Dabei hilft uns die Notiz "Marx-Beschreibungen" weiter, die in den ersten 20 Jahren entstand und vermutlich als Meinungsüberlegung zu Karl Korsch's Marx-Biographie gedacht war: "Man sollte sich endlich frei machen von dem unserer Zeit nicht liegenden Ton der Marx-Beschreibungen, die eigentlich hartnäckig in dem Stil gehalten sind, der das zweite Drittel des 19. Jahrhunderts kennzeichnet. Um sich dieses Stils zu bedienen: Zum Teufel mit diesen prächtigen Kerlen, wackernen Kampfmännern, echten Kampferaturen! Genug von Löwenmäne Marxens, die ver-teufelten Köhren! Lauter Freiligrath! ... Die Biographen stellen Marx am liebsten eine Miniaturbarrikade als Schreibtisch in seine Bücherstube, wofür nicht als Nippes auf seinem Schreibtisch. Und aus diesem Schreibtisch könnte man umgekehrt viel leichter eine Barrikade bauen! Dabei hat Marx auf den besseren Daguerrebildern ein ganz angenehmes Aussehen, nichts daran von einem Freisinger und Maulhelden. Gelassenheit und Einfachheit sind in seiner Haltung ausgeprägt ... Der Marx der üblichen Abbildungen könnte ein Buch - er hat bei Gott deren genug konsumiert - nicht anders als mit ausgestreckten Händen vor sich halten und hätte dann noch 'Nähe, über seine Löwenbrust weg zu lesen. An das Rauchen einer Zigarre - und auch davon hat er Genügend konsumiert - ist bei diesem Gipsjug nicht zu denken! Man steckte nur einer solchen (Nüste) eine Importe ins Gesicht, eine wahre Tempelschädigung! Marx führte ein durchaus